

NINIVE.

Un jeune peintre d'un vrai talent, M. E. Flandin, vient d'arriver de l'intérieur de l'Asie; il en a rapporté les dessins d'un monument récemment découvert dans le voisinage de l'antique Ninive. Ce retour, ces dessins ont fait sensation; M. Flandin est encore, au moment où j'écris, ce que les Anglais appellent le *lion* du jour, c'est-à-dire celui dont tout le monde s'occupe, que chacun veut voir, et qui défraye la conversation, partout où il existe encore de la conversation. Ce ne sera pas tout: Ninive elle-même arrivera bientôt à Paris; deux grands taureaux à tête humaine, de quinze pieds de haut, frapperont à la porte du Louvre, et y obtiendront, à ce qu'on assure, eux et leurs compagnons de voyage, rois d'Assyrie, dieux à tête d'oiseau, eunuques, archers et sacrificateurs, un asile un peu plus honorable que les débris gigantesques de Thèbes et de Memphis, les bas-reliefs du temple de Jupiter à Olympie, ceux d'Assus, de Magnésie et de Thessalonique, qui gissent dans la poudre des magasins, ou subissent même les intempéries de l'air à la place où nous avons tous gardé, le mousquet sur l'épaule, la tombe des héros de juillet.

S'il ne s'agissait que du bruit, ce ne serait pas une raison pour nous y joindre; si, de l'honneur que le monde fait à M. Flandin et à ses dessins, nous tirions une conclusion favorable au goût et à l'intérêt qu'il montre pour les choses vraiment grandes et sérieuses dans le domaine des sciences historiques, nous nous exposerions à des démentis trop proches. Mais la chose en elle-même, indépendamment de ce qu'on en pense et de ce qu'on en dit, est d'une haute importance, et nous en parlerons comme si M. Flandin avait subi cette indifférence des gens *comme il faut*, qui est trop souvent la consécration de ce qui se fait de bon et de beau pour l'honneur du pays et pour l'agrandissement du domaine de l'intelligence.

La découverte dont M. Botta nous avait fait connaître les prémices, et dont M. Flandin vient de rapporter les premiers fruits, est la plus considérable, en fait de monuments figurés, qui ait eu lieu depuis l'exploration de l'Egypte par notre armée. En un sens même elle offre un intérêt de nouveau plus extraordinaire. On n'avait, sur les monuments de l'Egypte, que des notions incomplètes; mais on les connaissait en gros, et, dès avant la Révolution, M. Quatremère de Quincy, d'après les documents qu'on possédait alors, avait pu écrire un bon ouvrage sur l'architecture égyptienne. De Ninive, au contraire, on n'avait vérifié que le site. Des voyageurs ou des résidents anglais avaient recueilli sur les débris de cette ville fameuse des débris d'une très-médiocre importance, et il était à craindre que la destruction totale subie par les deux anciennes métropoles de la civilisation sémitique, Ninive et Babylone, n'eût laissé subsister aucun ensemble capable de nous donner une idée de ce que fut le développement des arts sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. Nous conservons précieusement à la Bibliothèque les quelques briques que rapporta, vers 1789, M. l'abbé de Beauchamps, vicaire apostolique de Budgah. Le *caillon Michaux*, pierre ovoïde d'un pied de haut, trouvée par un voyageur de ce nom dans les environs de Babylone, et couverte de figures et d'inscriptions, passe encore pour la merveille de l'archéologie chaldéenne. Notre collection de cachets coniques et cylindriques en pierre dure est considérée comme fort riche, parce qu'elle renferme environ cinq cents pièces dont les plus importantes proviennent du cabinet d'un honorable académicien, M. Lafard, qui l'avait cédée à M. de Fortia d'Urban, des héritiers duquel la bibliothèque royale l'a récemment acquis. Mais que sont ces imperceptibles parcelles en comparaison des masses gigantesques, des créations immenses dont les historiens sacrés et profanes nous ont conservé le souvenir, et de l'importance desquelles on peut se faire une idée exacte d'après les amas de débris pulvérisés qui subsistent encore?

De toutes les œuvres humaines que le temps a broyées, il n'en est pas de plus intéressantes à connaître que celles qui décorèrent un jour les bords du Tigre et de l'Euphrate. Sans qu'on puisse déterminer rigoureusement le point du globe où l'espèce humaine a pris naissance, il est permis de penser que ce point ne fut pas éloigné de la grande vallée ou les deux fleuves, après s'être rapprochés peu à peu, finissent par réunir leurs eaux. Nous ne pouvons douter que les premiers établissements fixes n'aient eu lieu sur leurs bords, et le Nil, malgré l'extrême antiquité de l'Egypte, ne peut, sous ce rapport, soutenir la comparaison avec l'Euphrate. L'autorité des textes sacrés est positive, et les observations de la science humaine la confirment. C'est là que nous devons chercher les traces de la première ville, du premier empire, du premier gouvernement stable et régulier. Si les traits que Moïse

en a conservés ont plus de poésie que de précision, si la nature et la forme de son témoignage empêchent qu'on n'arrive à une exactitude mathématique sous le rapport de la chronologie et de l'ethnographie, on n'en sent pas moins la présence d'une vérité qui n'est pas seulement de foi religieuse, et ceux qui ont voulu réduire à une mythologie cette expression orientale d'une pensée rigoureusement vraie sont des pygmées qui peuvent avoir la passion de Procuste, mais qui n'en ont certainement pas la force.

Dès que l'histoire à formes arrêtées sort des pompes de la tradition, comme le disque du soleil des vapeurs enflammées de l'aurore, les empires de la Mésopotamie s'emparent de notre attention. Entre les Scythes, qui ne sont autres que nos ancêtres de la race japhétique, livrés encore à la vie nomade, et la monarchie pharaonique des bords du Nil, une puissance militaire se fonde, qui bientôt étend son empire sur tout le premier berceau du genre humain. Un chef assyrien, qui a choisi Ninive pour sa capitale, refoule une partie des Scythes vers l'intérieur de l'Asie, coupe la communication avec les peuples de leur race de ceux qui, précédemment, s'étaient emparés de l'Egypte, et crée une puissance politique dont nous voyons s'étendre l'influence dans toutes les directions, jusqu'aux confins de l'Inde et de la Tartarie actuelle, jusqu'à la Phénicie, jusqu'à l'extrémité de l'Asie-Mineure et jusqu'aux contrées voisines du Caucase.

Cet empire, soit qu'il ait joui d'une prospérité fabuleuse, comme le prétendait Ctésias, soit qu'il ait subi dans l'intervalle des révolutions considérables, ainsi qu'on peut l'inférer plus justement du témoignage des autres historiens, a duré ou s'est renouvelé à plusieurs reprises pendant un long période qu'on ne peut estimer à moins de quinze siècles; et quand il fut définitivement tombé, ses institutions avaient laissé une trace si profonde que les divers empires qui se succédèrent sur ses ruines, quoique passés entre les mains de peuples d'une autre race, continuèrent à reproduire jusqu'aux moindres formes de l'organisation assyrienne. Il s'établit dans l'esprit des gouvernements et des peuples comme une légitimité de transmission d'un empire à l'autre.

Les Perses imposèrent leur autorité comme étant aux droits des Mèdes, qui eux-mêmes avaient tiré la leur des Assyriens. L'homme devant lequel *la terre se tut*, Alexandre, à Persépolis, à Suse, à Ecbatane, à Babylone, recueillit la tradition de cette grande unité politique dont la restitution sous forme grecque aurait été durable entre ses mains s'il eût vécu quelques années de plus seulement. La tradition assyrienne subsistait alors dans les villes que je viens de nommer, mais elle était muette au centre même d'où elle avait rayonné d'abord: Ninive, dès lors, n'était plus, comme aujourd'hui, qu'un monceau de ruines et de cendres.

Le peuple de Dieu, lié dans l'origine d'une manière bien plus étroite aux vicissitudes de l'Egypte, fut longtemps sans ressentir l'atteinte du grand empire asiatique. Les opinions sur la vraie chronologie d'Abraham sont diverses et problématiques; cependant la plus vraisemblable fait traverser l'Euphrate au père des Sémites du sud et de l'occident avant que la puissance assyrienne ne fût fondée. Les ennemis qui se précipitent de la Mésopotamie, et contre lesquels Abraham soutient les peuples de la vallée du Jourdain, forment une confédération de royaumes divers qui ne paraissent pas avoir reconnu la suprématie de ce que dans le moyen-âge on a nommé un suzerain. Quand, plus tard, les Hébreux reviennent de l'Egypte, la population chananéenne, sur laquelle ils se précipitent, n'est soumise à aucun maître éloigné qui la domine et qui la défende. L'anarchie du temps des Juges répond à une époque où l'auteur des conquêtes s'était refroidie chez les Egyptiens, et où elle n'avait dû se reproduire en Assyrie que dans des limites, plus étroites que par le passé. La prospérité du royaume d'Israël sous Salomon marque un plus grand affaiblissement encore de l'influence extérieure, soit des Egyptiens, soit des Assyriens. Mais, après la séparation des dix tribus, la puissance assyrienne paraît enfin dans la Judée. Cette puissance est l'instrument principal dont Dieu se sert pour punir le schisme de Jéroboam et les impiétés de Garizim. Peu à peu le flot assyrien s'avance, et, sous Sa'manassar, les tribus rebelles finissent par être transplantées à Ninive et dans la Mésopotamie. Juda, presque aussi coupable qu'Israël, n'est pas moins menacé: mais ce n'était pas à Ninive qu'était réservé l'office du châtiement de Jérusalem. Tout d'un coup la puissance guerrière qui avait bouleversé la Palatine en disparaissant, et nous voyons surgir à sa place de nouveaux conquérants partis d'une capitale plus ancienne que Ninive elle-même, mais qui depuis longtemps avait perdu toute prépondérance politique. La création de l'empire de Babylone et l'accroissement de la puissance mé-